

L'histoire funeste des trois tueurs

Engrenage. Des Buttes-Chaumont à Fleury-Mérogis, itinéraire des terroristes qui ont endeuillé la France.

PAR EMILIE LANEZ, AZIZ ZEMOURI
AVEC MARC LEPLONGEON

Lorsqu'il comparait devant le tribunal correctionnel de Paris, en mars 2008, Farid Benyettou, jeune homme chétif, regarde le sol et ses pieds, nus, chaussés de sandales. « Pour des motifs religieux », il se défend sans avocat des faits reprochés : une « association de malfaiteurs en relation avec une entreprise terroriste ». La présidente souhaite comprendre comment il a entraîné ces gamins du quartier Curial-Cambrai, dans le 19^e arrondissement de Paris, ces apprentis délinquants qui, sous son influence, ont abandonné les vols à l'étalage et les bières au goulot pour étudier le Coran et s'exercer à la guerre sainte en enchaînant les footings dans le parc des Buttes-Chaumont — « même quand il pleut », précise l'un d'eux. Farid Benyettou esquive : « Je ne vois pas comment je les aurais entraînés, je ne joue pas au foot. »

Ils ont longtemps joué au foot, les membres de ce que, depuis 2005, les policiers nomment le « réseau des Buttes-Chaumont ». Joué au foot, écouté du rap, fumé du shit et

multipliés les délits. Joué au foot en ruminant leur ennui jusqu'à ce qu'ils le rencontrent, lui, Farid Benyettou, agent d'entretien le jour et prédicateur fiévreux la nuit. « J'avais vraiment l'impression que la vérité était là, devant moi, quand il parlait », confie, devant ce tribunal, Chérif Kouachi, 24 ans, celui qui, sept ans plus tard, le mercredi 7 janvier 2015, accompagné de son frère aîné Saïd, assassinera les journalistes de *Charlie Hebdo*, l'agent de maintenance de l'immeuble et deux policiers, perpétrant sur les sol français le pire carnage commis depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. En 2008, Chérif Kouachi s'abreuve de paroles de cet « imam » malingre et passionné.

Farid Benyettou est né en mai 1981. Lorsqu'esasœur épouse Youssef Zemmouri, proche du Front islamique du salut algérien, Farid, qui a appris le métier de maçon, découvre la propagande djihadiste. Il la fait sienne. Bientôt, il rencontre Mohamed Karimi, une figure locale du Groupe salafiste pour la prédication et le combat (GSPC), l'ancêtre d'Al-Qaeda au Maghreb islamique, et à son contact se radicalise encore. Lors de la prière du vendredi, il se faufile dans les immenses locaux de



Propagande. Amedy Coulibaly sur une vidéo diffusée sur Internet au lendemain de la tuerie de l'HyperCacher de Vincennes.

la mosquée Adda'wa, rue de Tanger, à Paris. Dans ces anciens entrepôts textiles, 1 000 à 1 500 hommes se pressent le vendredi soir écouter les prêches de l'imam modéré qui les instruit. Dans de petites salles attenantes, dans les couloirs, sur le trottoir, Farid raconte autre chose. A ces grands gosses des Buttes-Chaumont il parle tout bas des tortures qu'infligent les soldats américains aux prisonniers irakiens dans la prison d'Abou Ghraïb ; à l'unisson ils s'indignent de ces impies qui par milliers foulent le sol des terres d'Islam. Farid les chauffe, il les excite. Bien vite, l'imam le chasse de la mosquée. Farid Benyettou se laisse éconduire, il a déjà recruté ses ouailles. Ils sont cinq, dix, vingt, cinquante bientôt à se laisser transformer par lui. Leurs barbes s'allongent, ils arrêtent de fumer, visionnent des films sur le djihad et se rendent, pour certains tous les soirs, à son domicile. « *Rasidim'a dit que les textes donnaient des preuves des bienfaits des attentats suicides, c'est écrit dans les textes que c'est bien de mourir en martyr* », confie ainsi Chérif Kouachi, dans une vidéo amateur, tournée en 2004.

Il est fort, ce Farid à la voix douce. C'est lui qui parvient à rassembler l'argent pour acheter le billet d'avion vers l'Irak en guerre, lui qui est informé, avant tout le monde, des décès survenus en Irak. Entre 2003 et 2005, le réseau des Buttes-Chaumont fonctionne à plein. Les départs se ■■■

« Je ne vois pas comment je les aurais entraînés, je ne joue pas au foot. » Farid Benyettou

■ succèdent, les apprentis soldats sont discrets, ils racontent vaguement vouloir perfectionner leur arabe. Parvenus en Syrie, ils sont endoctrinés dans des écoles coraniques salafistes puis passent la frontière vers Bagdad. En deux ans, le rése au s'enorgueillit de quelques martyrs, dont le souvenir embrase le cœur de ces Parisiens: trois hommes tués en Irak, deux détenus par l'armée américaine, un en prison en Syrie. Mohamed el-Ayouni est quant à lui blessé à Falloujah. Amputé d'un tiers du bras gauche, il perd la vue de son œil gauche. Il rentre en France. Il demande une allocation adulte handicapé. Et l'obtient des services sociaux... Au procès du réseau des Buttes-Chaumont, Farid Benyettou est condamné à six ans de prison ferme. A la justice française il oppose sa logique retorse: «*J'ai le droit d'avoir des convictions, fussent-elles extrémistes.*» En 2011, l'animateur sort de prison et s'inscrit à une formation d'infirmier. «*Élève discret et studieux.*» Farid aime rire et raconte aux élèves qui ont tapé son nom dans Google pour voir qui il était que la police a exagéré son rôle dans la filière du 19^e, et qu'il n'y peut rien si ses voisins «*sont allés se faire péter en Syrie.*» Il a publiquement dénoncé les attentats de la semaine dernière. A l'annulaire de la main gauche, il porte une bague. La marque du guide spirituel chez les salafistes.

Chérif Kouachi a commis quelques larcins jusqu'à ce qu'il découvre la mosquée Ad dawa et, dans ses dédales mal éclairés, ce prédicateur Farid qui a son âge mais en sait tellement plus que lui. Chérif le suit deux années durant et se prend à son tour à rêver de guerre sainte contre les forces occidentales. La croisade loin du bitume parisien. Le 24 janvier 2005, Chérif doit dire adieu à ses frères de combat en dinant chez Farid. Le 25, à 6 h 45, il prendra l'avion vers Damas via Milan. Un gosse de 14 ans devait l'accueillir et le faire passer vers l'Irak. Chérif a peur, mais dans sa croisade il n'est pas tout seul. Avec lui, un autre gars du quartier, Thamer Bouchnak, même âge et



Imagés. Amateurs de foot, les deux adolescents ne se font pas encore remarquer.



Joueurs. Les deux frères (au centre), à Treignac, en Corrèze, où ils ont vécu pendant six ans, de 1994 à 2000.



Félicité. Chérif Kouachi s'improvise star du rap dans cet extrait de l'émission «*Pièces à conviction*», en 2005.

«**Farid m'a dit que les textes mentionnaient les bienfaits des attentats suicides.**» C. Kouachi

même casier judiciaire. Las, les policiers de la Direction de la surveillance du territoire arrêtent Chérif, Thamer et Farid Benyettou. Ils interpellent également le frère aîné de Chérif, Saïd Kouachi, mais le relâchent dès la fin de sa garde à vue. Chérif Kouachi est incarcéré à la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis en détention préventive de janvier 2005 à octobre 2006. Là, l'élève de Farid qui, en tremblant de peur, s'appretait à s'en aller vers les terres irakiennes croise un authentique combattant. Pas un prêcheur du 19^e à lunettes, mais un guerrier de l'Afghanistan, un grand, un «*protégé de Dieu*» que les Américains ont torturé et qui a survécu: Djamel Beghal, 40 ans.

Taliban. Beghal grandit à Bordj Bou Arreridj, en Algérie, il obtient son bac et quitte son pays pour l'Essonne. Ses parents espèrent qu'il y oubliera son funeste plan de maquis avec les islamistes algériens. Il commence des études de commerce et d'informatique, auxquelles il met un terme pour vendre des chaussures sur les marchés. Marié à une Française convertie, père de trois enfants, il s'installe bientôt à Londres, une ville dans laquelle il affirme vivre mieux sa vie religieuse. En 1997, il se lie d'amitié avec un homme d'affaires anglo-libyen en instance de divorce. Beghal l'aide à conduire ses filles vers Tripoli. Leur mère porte plainte, Beghal est interdit de séjour en Grande-Bretagne et rentre en France, inscrit au fichier Interpol. Durant l'hiver 2000, avec sa famille, Djamel Beghal s'installe cette fois à Jalalabad, ville contrôlée par les talibans, au cœur d'un pays, l'Afghanistan, qui ne coopère pas avec Interpol. Djamel achète un troupeau et vit du commerce d'agneau et de mouton, il ouvre une école pour les enfants des vétérans arabes de la guerre contre les Soviétiques. «*On aurait dû un notable, se souvient un Français qui l'y côtoie, tout le monde le connaissait.*» Beghal, qui obtient des talibans le droit de porter une arme, apprend le pachtout. Les talibans estiment cet homme déterminé et affable qui accomplit

DR - PIÈCES À CONVICTION/TOU TUBE

Amedy Coulibaly, une transformation radicale



Priveur. Amedy Coulibaly en vacances dans les années 2000.



Priveur. En République dominicaine en janvier 2009, avec Hayat Boumedienne.



Pratiquants. Ils se marient religieusement en juillet 2009.



Activistes. Les époux à Murat, dans le Cantal, en avril 2010.



Aimé. Amedy Coulibaly s'entraîne auprès de son mentor Djamel Beghal, figure de l'islamisme radical.



Goéliers. Hayat Boumedienne l'accompagne et s'exerce au tir à l'arme.

avec ardeur son entraînement paramilitaire. Beghal a des yeux lumineux, le verbe ferme et tellement de charisme... Un auxiliaire de justice se souvient l'avoir vu expliquer l'alphabet arabe au juge antiterroriste Jean-Louis Bruguière, professionnel peu enclin à la familiarité avec les suspects.

En 2001, sur la foi d'une fiche Interpol le mentionnant comme sympathisant islamiste, Djamel Beghal est arrêté à l'aéroport d'Abou Dhabi; il est suspecté d'avoir préparé un attentat contre l'ambassade des Etats-Unis. Condamné à dix ans de détention, « Abou Hamza », comme il se fait appeler, porte beau derrière les barreaux. Tous les trois mois, il est changé d'établissement, ce qui lui permet de revenir fréquemment à Fleury-Mérogis tout en rencontrant au fil de ses pérégrinations carcérales des détenus aux profils variés. A son contact, les prisonniers islamistes, d'ordinaire repliés sur eux-mêmes, s'ouvrent et harcèlent les gamins des cités. A

Beghal explique l'alphabet arabe au juge antiterroriste Bruguière dans son bureau.

Clairvaux, Beghal, victime d'un malaise cardiaque, est sauvé par le tapage assourdissant de son voisin de cellule pour obtenir des secours. De prison en prison, il fraie avec les terroristes basques, avec Yvan Colonna, Antonio Ferrara. « Les détenus ayant un gros casier judiciaire se serrent les coudes à l'isolement », témoigne cet observateur. Auréolé de ces relations, Beghal fascine les jeunes délinquants auxquels il raconte la guerre, la vraie. Ils l'écoutent se targuer de connaître les illustres combattants islamistes, se flatter d'être un proche d'Abou Qatada à Londres. Puis il les fait jouer au foot, rira et parlera pendant des heures de religion et de sexualité, un sujet dont ces hommes ne savaient que ricaner. La vie change, ils se rallient

à un chef. Et quel chef... Djamel Beghal n'est pas un islamiste austère compulsant des livres, il est un soldat qui a défié les Américains et leur parle comme le père qu'ils n'ont pas eu. A Fleury-Mérogis, il subjuguait Chérif Kouachi, qui, la tête farcie des prêches de Farid, s'agenouille devant ce héros chaleureux. Un troisième détenu les rejoint dans le bâtiment D5 : Amedy Coulibaly, condamné pour braquage. « Une personnalité immature et psychopathe, sens moral déficient, recherche de puissance », ont noté à son propos les experts psychologiques. Entre Coulibaly, délinquant multirécidiviste, Kouachi, le petit truand endoctriné et Beghal, le héros d'Afghanistan, l'alliance est vive. « Ils ne se quitteront plus », observe l'avocate Alexandra Hawrylyszyn.

Lorsque Coulibaly sort de prison en 2009 – sur ces dix dernières années, il en aura passé huit en détention sans jamais recevoir de visite –, il paraît changé. Embauché en contrat de ■■■

■ ■ ■ professionnalisation à l'usine Coca-Cola de Grigny, il épouse religieusement Hayat Boumediene. La jeune Française démissionne de son emploi de caissière, incompatible avec le port du voile intégral. Elle gagne un peu d'argent en travaillant comme téléprospectrice auprès de Dubaï Immobilier, puis démissionne. Le jeune couple se radicalise. Fini les voyages en amoureux en Malaisie, Crète ou République dominicaine, fini les selfies en lacés en maillot de bain. Ils partent pour La Mecque. Hayat ne sort plus de chez elle. « J'ai acheté des livres dans la rue musulmane, j'ai beaucoup lu et je me suis rendu compte que tout mon passé était dans l'erreur », racontera la jeune femme aux enquêteurs en 2010. Les proches de Coulibaly sont convaincus qu'elle aurait beaucoup contribué à l'endoctrinement de

Sur ces dix dernières années, Coulibaly en aura passé huit en détention.

son mari. « Il était fou d'elle, il vivait dans son regard », confie l'un d'entre eux qui le rencontra en novembre dernier. « Elles s'étaient rendues à un rendez-vous administratif et, comme c'est un homme qui l'a vu nue, elle a dû être scandalisée. Elle ne serait plus de chez elle, elle faisait toutes ses démarches par Internet. » Hayat Boumediene, qui a quitté la France pour la Syrie le 2 janvier, soit six jours avant que son époux ne tue une policière stagiaire porte de Montrouge, puis assassine quatre personnes lors de la prise d'otages de l'hypermarché kasher porte de Vincennes, aurait parlé près de

500 fois, dernièrement, au téléphone à l'épouse de Chérif Kouachi, Izzana Hamyd. Hayat a le cœur gros, elle s'attriste que son Amedy envisage de trouver une seconde épouse, il a demandé à Chérif Kouachi de lui présenter une candidate, un projet que Djamel Beghal a approuvé, lui recommandant toutefois de les traiter chacune à égalité.

Beghal est aujourd'hui incarcéré à Rennes. Son avocat, Bérenger Tourné, fait savoir qu'il n'a « rien à voir, ni de près ni de loin », avec ces tueries qui ont endeuillé la France. Mais, en 2010, le combattant d'Afghanistan est libre, quoique assigné à résidence à Murat, dans le Cantal. Toutes les trois semaines, Coulibaly, son disciple de prison, lui rend visite, parfois avec Hayat, sa femme, qui questionne le « savant religieux », cachée derrière une cloison, afin de

Farid Benyettou, l'étudiant « sympa », « bizarre » et fan de Disneyland

Il était là, ce jeudi 8 janvier, parmi des centaines d'élèves venus se recueillir le temps d'une minute de silence. Un étudiant lambda, si l'on excepte son casier judiciaire. Mais ici, à l'Institut de formation en soins infirmiers (Ifsi) de la Pitié-Salpêtrière, depuis trois ans, tout le monde connaît le passé de Farid Benyettou. Sumo nommé l'Emir à l'époque de la filière des Buttes-Chaumont, il fut le mentor des Kouachi.

La semaine dernière encore, Benyettou effectuait un stage aux urgences de la Pitié au moment où des victimes de la tuerie de Charlie Hebdo arrivaient dans ce même hôpital. A 33 ans, après trois ans et demi de prison, il devrait recevoir son diplôme d'infirmier en mars. En début de cursus, ses camarades avaient du mal à croire que ce jeune homme « timide », « cheveux longs, gras et barbe hachée », puisse devenir un jour infirmier. Mais celui qui avait une formation de maçon et décroché un bac S en prison s'est rapidement adapté. Il a coupé ses cheveux, est sorti de sa réserve. « Studieux et discret », il ne parlait pas de religion à l'école, mais avait la tchatche. D'ailleurs, il s'était fait élire délégué suppléant de son groupe en deuxième année. « Il était



sympa, avenant et s'intéressait aux autres », ra conte Céline*, qui a découvert son passé lors d'un reportage télévisé, en 2013. On ne lui a jamais rien reproché, il a validé tous ses stages et il a été noté sur le relationnel avec les patients. » Toutefois, certains racontent qu'il ne voulait pas soigner les femmes et qu'il aurait refusé d'effectuer un stage en gynécologie-obstétrique en 2012. La direction de l'Ifsi botte en touche, nous faisant comprendre qu'il n'est pas rare que des élèves demandent des changements d'affectation « pour X raisons ».

A l'Ifsi, Farid était plutôt populaire. Avec une bande de copines, il allait souvent à Disneyland. En revanche, jamais il ne faisait la bise aux filles. Sur Facebook, où il pose, casque de chantier sur



Prédicateur, Benyettou (lunettes et portant à l'annulaire, en 2015, la marque spirituelle des salafistes), leader du réseau des Buttes-Chaumont, lors d'une manifestation pro-voile à Paris, en 2004.

la tête, il précise qu'il parle le français, l'arabe, l'espagnol et l'anglais, et qu'il est célibataire. Ses amis pouvaient le voir en tonton gâteau entouré de ses nièces. Depuis les attentats, un comité de soutien s'est développé sur le réseau social. Nombre d'étudiantes qui croient en sa réinsertion le défendent. D'autres, apeurées, sont encore sous le choc. « Je l'ai toujours trouvé bizarre, confie Sophie*. Même s'il est repenti, sa reconversion me choque ; la parole qu'il portait était tellement éloignée des valeurs de notre nation. On a quand même des vies entre nos mains. » A l'école, la rumeur enfle : on dit qu'il aurait prévu d'aller en Syrie pour soigner ses « frères » du djihad en fois son diplôme en poche ■ EMILIE TREVERT
* Prénoms modifiés.

PIERRE HENRIÉ, ISÈRE/DER. PHOTO - DOCUMENT NELLE

ne pas s'offrir à son regard. Chérif Kouachi fait également le voyage et projette d'ailleurs de s'y rendre bientôt avec Coulibaly et son frère Saïd, mais ce séjour ne se fera pas. Après de Beghal, Chérif Kouachi et Amedy Coulibaly sont heureux. Parties de foot, randonnées dans les collines du Cantal, entraînement à l'arbalète. Et beaucoup de conversations partagées...

« **Détenu modèle** ». En 2010, les policiers soupçonnent Beghal de fomenter l'évasion de Smaïn Aït Ali Belkacem, artificier des attentats du RER en 1995. Dans ce plan, Coulibaly est désigné pour trouver des armes. Chérif Kouachi est également interrogé, mais demeure mutique, refusant de signer les procès-verbaux consignants son silence, et d'ailleurs bénéficiera d'un non-lieu. Quant à Amedy Coulibaly, aux enquêteurs qui tentent de démêler ses liens avec les islamistes, il répond, goguenard : « Si vous voulez que je vous dise les terroristes que je connais, vous n'avez pas fini, je les connais tous : ceux des filières tchétchènes, des filières afghanes... Mais ce n'est pas parce que je les connais que ça fait de moi un terroriste. » Trois ans plus tard, en 2013 à Paris, se tient le procès pour la tentative d'évasion de l'artificier Belkacem. Chaque jour, Chérif Kouachi s'assoit dans la salle, écoute et tend à Coulibaly des sandwiches durant les pauses. Djamel Beghal est condamné à dix ans de prison et Coulibaly à cinq années. Ayant effectué trois années de détention provisoire, le « détenu modèle » Coulibaly sort en mars 2014 avec l'obligation de porter jusqu'en mai un bracelet électronique. IScreen, une société de production télévisée de Grigny, lui promet vaguement une embauche. Amedy la connaît un peu, en 2008 il a, grâce à une caméra cachée, filmé sa vie en prison. Un documentaire inédit que France 2 diffuse en avril 2009.

Le 10 janvier 2015, la France, meurtrière, se réveille de trois jours de cauchemar. Fini ? La veille, les forces de sécurité ont mené l'assaut concomitamment contre l'hypermarché kasher de Vincennes, assaut dans lequel Coulibaly meurt, et contre l'imprimerie de Dammarville-en-Goële, où les frères Kouachi retranchés tombent aussi. Et, ce samedi, une vidéo posthume apparaît sur Internet. Coulibaly pose successivement en djellaba, en treillis et en jogging. Il justifie ses crimes, évoque le partage des tâches avec les Kouachi et confie avoir « beaucoup fréquenté les mosquées de la région parisienne » et avoir prêté allégeance à l'organisation de l'Etat islamique. La vidéo a été montée, puis postée après la prise d'otages de Vincennes. Coulibaly et les frères Kouachi n'étaient donc pas seuls ■

Du flirt au djihad



Fatwa. Depuis la parution de son livre, Anna Erelle est surveillée de très près.

Elle est plus que jamais une cible. Depuis son travail d'infiltration d'un réseau djihadiste, la journaliste Anna Erelle fait l'objet d'une fatwa. Au lendemain de l'attentat contre *Charlie Hebdo*, elle a donc tout de suite bénéficié d'une protection exceptionnelle. Cette attaque du 7 janvier donne à son récit une résonance très particulière. Quelques mois plus tôt, lassée de traiter le sujet du fondamentalisme toujours sous le même angle, la journaliste a décidé de s'intéresser aux réseaux de propagande et de recrutement. Omniprésent sur la toile, le groupe Etat islamique y ratisse – large – ses futurs conscrits au Levant. Très vite, Anna Erelle y entre en contact avec un rabatteur émé, Abou Bilel. De ce Français de 38 ans aux procédés expéditifs, elle ne comprendra que bien plus tard qu'il est « le bras droit hexagonal d'Abou Bakr al-Baghdadi », le numéro un de l'organisation, recherché par les Etats-Unis comme l'un des terroristes les plus dangereux au monde.

« Au bout de trois jours, explique-t-elle, il me proposait de l'épouser et de le rejoindre en Syrie. » Equipée d'un téléphone prépayé et d'une adresse IP brouillée, Erelle s'était créé un avatar derrière lequel investiguer. Les demandes incessantes de son « futur mari », qui tient

à communiquer par Skype avec elle, vont l'amener à se voiler dans un simulateur de conversion à l'islam. Les semaines qui suivent seront un enchaînement éreintant d'échanges épistolaires et de visioconférences avec le caïd de l'EI. Elle estime y avoir été témoin de la pire forme d'embrigadement, entre logorrhée amoureuse, promesse de paradis sur terre et prosélytisme. « On raconte aux filles qu'elles vont faire de l'humanitaire, s'occuper des enfants orphelins. Les garçons, on les appelle à grand renfort d'uniformes, de vêtements de marque et de kalachnikovs... Sur la Toile, on appelle aussi aux attentats et au meurtre. De très jeunes gens ont accès à cette idéologie, qu'ils partagent sur les réseaux sociaux sans même s'en rendre compte. »

Durant ces heures de veille incessantes, Erelle se heurte également au paradoxe vivant qu'incarne son interlocuteur, écartelé, au cœur d'une Syrie bombardée et exsangue, entre obscurantisme et technologie 3.0. « A leur retour des combats, ces mercenaires se con-

portent comme n'importe quel ado connecté. Certains postent sur leurs profils Facebook le résultat de leurs exactions, puis des images d'eux baignant dans les piscines de luxueuses villas réquisitionnées, prouvent qu'Allah les fait kiffer ». Ce clivage n'a toujours sidérée. »

Si elle a peur, elle ne le montrera jamais. Le double qu'elle s'est créé encaissera pour elle : « J'ai divorcé complètement. Ça n'est pas moi que Bilel "bouffait toute crue". » En fin de parcours, une fois son identité dévoilée à la suite d'un problème de portable, elle n'aura d'autre choix que de basculer dans un certain anonymat. Son témoignage*, édifiant autant qu'éclairant, est un savant mélange d'investigation et de portraits ■ (LAURE STEVENS

* « Dans la peau d'une djihadiste » (Robert Laffont, 18 €).